



LES CAÏDS ET LA VILLE À JAKARTA

Jérôme TADIÉ *

Simple malfaiteur ou parrain, le caïd – preman en Indonésie – est une figure en marge de la société et de la ville. Présent dans l'organisation urbaine, dans les lieux publics, il occupe une place interstitielle dans les jeux de pouvoir, entre acteurs formels et population. Il contribue ainsi à une régulation informelle des territoires souvent délictueuse, voire criminelle. Nous analyserons l'importance de ce personnage à Jakarta et, à travers lui, comment les parcours de la marginalité permettent une insertion dans la vie citadine et conduisent à la formation et à l'appropriation de lieux centraux de la ville, les espaces publics.

Cet article traite d'un personnage marginal par excellence dans la ville, le caïd. Par ses activités, il se tient à l'écart de la légalité ; par sa position, on ne le voit pas. En revanche, contrairement à d'autres marginaux, il n'est pas caractérisé par une absence de pouvoir, bien au contraire. Alors qu'on le retrouve dans de nombreux pays, à Jakarta il apparaît sous la figure du *preman*. Si ses traits ressemblent à ceux d'autres régions du monde, l'important n'est pas ici de rechercher ce qui le différencie essentiellement des caïds d'ailleurs. Dans la ville, il occupe une place interstitielle, plus ou moins visible, source de son influence. C'est donc dans l'analyse de ce contexte et de ses relations avec les autres sphères formelles de la gestion de la ville que ses particularités se dévoilent.

Alors que le terme même de *preman*, comme celui de caïd d'ailleurs, est général et englobant – il a en Indonésie une connotation péjorative qui sert à identifier malfaiteurs et délinquants, depuis les criminels financiers, les membres de mafias jusqu'aux hommes de main –, nous nous intéresserons ici aux *preman* qui participent au contrôle des espaces publics de façon directe, aux *preman* de quartier. Les malfaiteurs en haut de l'échelle sociale apparaissent rarement comme des personnes marginales, en raison de leur richesse, de leurs emplois formels. Certaines catégories de caïds qui, par la taille de leur organisation mais aussi par leurs liens avec les structures du pouvoir, s'apparentent à des mafias n'ont pas retenu non plus notre attention. Ils peuvent avoir des attaches territo-

* I.R.D., UR « Environnement urbain ».

riales – c'est le cas en particulier du monde de la nuit ou de la prostitution – mais leur structure et leur pouvoir sont souvent organisés à des fins politiques et non pas d'exploitation des territoires urbains.

Les *preman* sont présents dans un grand nombre de quartiers de la ville et ce sont les espaces publics qui reflètent le mieux leur emprise et leurs caractéristiques. Contrairement à d'autres pays, où on les trouve principalement dans les quartiers en déshérence, rien de tel à Jakarta. Leur rôle est affirmé dans les marchés, les gares routières intra-urbaines, les principaux quartiers fréquentés. Socialement à l'écart en raison de leurs activités, ils le sont également spatialement, en dehors des espaces de régulation officiels. Ils symbolisent ainsi une dialectique invisible du fonctionnement des espaces publics de la ville. D'une part on ne voit pas leurs actions, ils n'opèrent pas au grand jour, mais ils influent sur le fonctionnement et le contrôle des quartiers. D'autre part la structuration et le fonctionnement des espaces publics de la ville intègrent ces éléments illégaux et informels, théoriquement refusés dans une gestion quotidienne de la cité. Leur marginalité ne provient ainsi pas d'une absence de pouvoir, d'une exclusion passive et subie, d'une incapacité d'action.

Nous approfondirons donc ces relations entre *preman* et la ville, en analysant dans une première partie les caractéristiques du *preman* et les processus de constitution d'un « milieu » marginal à Jakarta ¹. Cela nous conduira dans un deuxième temps à examiner les interactions de ces personnes avec les pouvoirs formels et les autorités. Une troisième partie approfondira ces relations en s'interrogeant sur les conditions de pérennité de telles figures, en particulier dans leurs relations avec les autorités : le marginal et la marginalité urbaine peuvent-ils être institutionnalisés et selon quelles conditions ?

I – LE MARGINAL

Dans les villes européennes, le *caïd* est un personnage respecté, craint, qui a une influence sur les personnes du monde auquel il appartient, monde parallèle ou souterrain, celui de la nuit, des affaires plus ou moins légales. On peut définir un *caïd* comme une personne influente, une figure charismatique, qui par des moyens plus ou moins légaux parvient à établir son contrôle sur des activités, lieux ou personnes. L'acception du *caïd* en français recouvre deux notions : celle de pouvoir, mais aussi celle d'illégalité, de malhonnêteté. À Jakarta, le sens que journaux et sources officielles tendent à donner à son équivalent, le *preman*, reprend de tels aspects en y ajoutant les connotations plus larges de criminel.

1 - Cet article (dont certains éléments seront repris dans l'essai à paraître aux éditions Belin) repose sur des enquêtes effectuées pendant un peu plus de deux ans passés à Jakarta sur le contrôle informel de la ville, par la violence en particulier. Durant ces séjours, nous avons employé différentes méthodes d'enquêtes, allant de l'observation dite « participante » à Tanah Tinggi où nous habitons, quartier à proximité du marché de Senen et lieu de résidence d'un certain nombre de *preman*, aux discussions et entretiens réalisés avec d'autres rencontrés par des canaux divers. Devant les difficultés pour effectuer des entretiens formels, la plupart de nos sources proviennent de conversations informelles ou d'observations de terrain. C'est pour ces raisons que les vrais noms ont été modifiés, mises à part les personnes décédées.

Seulement, lorsque l'on examine non seulement la répartition des *preman* mais aussi leur rôle au sein de la ville, le personnage se révèle bien plus complexe.

Le *preman* se rattache au *caïd* par sa discrétion. En marge de la société, il fait cependant partie de celle-ci et il est ancré dans les quartiers de la ville. Ayant développé un code de valeurs et de conduite, ce n'est pas toujours le criminel sans pitié que les autorités voudraient nous présenter. C'est un personnage respecté pour son pouvoir qui, s'il vit dans une sorte de pénombre, est cependant connu, reconnu et redouté. Les journaux, particulièrement les tabloïds, font une publicité régulière de ses méfaits, ce qui vient nourrir un sentiment d'insécurité. Il s'organise selon deux types de logiques : logique des réseaux, dans le cas des intimidateurs, des recouvreurs de dettes ou de tueurs à gage, ou logique des territoires, dans le cas de ceux que l'on peut appeler les *caïds* de la rue. La plupart des Jakartanais ont cependant accès à ces personnages. Ils sont présents dans tous les quartiers de la ville, où ce sont des personnalités invisibles au premier abord et plus ou moins contestées. Se prétendant chargés de la sécurité, ils sont craints en raison de leurs pratiques illégales. Ils font partie des forces de contrôle sous-jacentes de la ville.

C'est ce que reflète l'argot. Appelé *prokem* ou *okem*, il provient de la langue de la rue, des malfaiteurs et des délinquants. L'un des premiers lexiques d'argot de Jakarta, qui précède le roman populaire *Ali Topan Detektif Partikelir* (TEGUH ESA ADRAI, 1978), détaille un certain nombre de thèmes et de registres propres à cet univers, sorte de fiche d'identité du milieu des années 1970.

Les termes d'argot y désignent ainsi les modèles de voitures de l'époque ; les principales drogues avec profusion de termes ² (la morphine, le chanvre indien, en particulier) ; les métiers et activités (les différents types de voleurs) ; les actions, du vol à l'extorsion, de l'entrée en prison à la mort ; les armes ; les forces de l'ordre (armée, police et fonctionnaires du gouvernement) ; les objets qui sont la cible des voleurs. Des termes pour désigner les loisirs y apparaissent également de même que les noms des ethnies les plus renommées pour leurs actes déviants (les Moluquois, les Batak, les Javanais, les Madurais, les Padang, les Macassars, etc.) et de celles qui peuvent représenter une cible (les Chinois, au sein desquels on distingue les riches). Les lieux de plaisir et les pratiques sexuelles ont également leur place, de même que les jeux ou les insultes. Les registres développés ici restent une fiche d'identité du milieu, de ses pratiques, de ses lieux de rencontre et de ses acteurs.

1 – Itinéraires de *preman*

Ainsi définis par leurs activités illégales et leur pouvoir, les *preman* participent d'un apprentissage progressif de la ville et de ses ressources, qui ne sont pas, par certains aspects, sans ressembler aux itinéraires légaux. Voici par exemple le témoignage d'un ancien *caïd*, Eddy le Cinglé, relatif à son arrivée dans la ville :

2 - H. Chambert-Loir et Prathama Rahardja (1988) dénombrent 64 mots pour désigner les drogues.

Eddy le Cinglé, Madurais de Surabaya ³ :

Je suis arrivé en 1968 ou 1969 de Surabaya. J'avais un ami qui faisait des allers-retours de Jakarta. Il partait 10 jours et rapportait beaucoup d'argent. J'avais un pantalon, des sandales et j'ai voyagé en train pendant trois jours jusqu'à Jakarta. Je suis arrivé à 3 heures du matin à Jatinegara. En arrivant j'ai demandé : « où est Jakarta ? ». On m'a dit c'est Jakarta...

Je n'avais plus d'argent et j'ai vendu mon pantalon. J'habitais sur le trottoir en me protégeant par des cartons. Au début j'étais près de Sarinah. En 1972 on m'a dirigé vers Senen où j'ai rencontré Si Pelat (de Surabaya). Il était le maître de Kramat. Il y avait un bain public. On m'a demandé de me laver, on m'a donné des vêtements et un cabanon. On m'a dit de m'occuper du parking ⁴. Au début nous étions cinq. À tour de rôle on arrivait dans l'après-midi, on portait les paquets des fouilleurs de poubelles, comme des clochards. À 19 heures on faisait le parking devant le restaurant Beringin qui était le plus en vogue.

Peu à peu je me suis mis à mon compte. Je faisais venir des jeunes de Surabaya. Je les formais pendant 3 à 6 mois comme à l'école militaire : je leur donnais un salaire, des vêtements, de la nourriture, etc., puis des tickets de parking et ils m'apportaient les recettes.

À l'époque l'avenue Kramat Raya n'avait pas été élargie : il y avait de nombreux bars, billards et discothèques et des magasins d'accessoires de voitures. Seulement ceux-ci ont été transférés au marché de Senen. Depuis le carrefour avec Suprpto (Kramat Bunder), après le cinéma Grand, jusqu'à un peu plus au sud sur Kramat Raya, c'était à moi.

En 1972, bagarre contre les Makassar. En 1972-1973 nous nous sommes battus à Cikini pour la rue Kebon Binatang III. Les Betawi ⁵ se sont repliés. Il y avait là un restaurant de gado-gado ⁶, très animé, où il n'y avait que des Chinois. Après 3 mois de sécurité, je laisse l'endroit et j'en cherche un nouveau. Le gouvernement ne savait pas encore que l'argent du parking était bon. Même si à l'époque on ne donnait que 20-25 rupiahs, ça finissait par être assez lucratif. Nous étions clochards mais avions deux endroits là.

En 1976, à Pasar Baru, nous nous sommes battus avec les Betawi contre les Batak. Les Betawi ne sont pas courageux. En une semaine on a liquidé tous les Batak. Chaque soir nous pouvions recevoir les bénéfices.

On me surnomme le Cinglé, parce que lorsque j'étais plus jeune, j'étais un peu féroce : quand je me battais, je ne m'arrêtais pas avant que la personne soit à demi morte ou complètement morte.

3 - Les extraits que nous donnons ici proviennent de notre journal de terrain d'après lequel nous avons reconstitué les conversations *a posteriori*, en raison des réticences et des blocages rencontrés lors des tentatives pour recourir à des entretiens plus formels. Cet extrait est une synthèse des deux conversations prolongées avec la personne, les 17 octobre 1999 et 14 octobre 2000.

4 - Il s'agit du parking informel : moyennant pourboire, plus ou moins obligé, les voitures sont gardées et on les aide à se garer.

5 - Les Betawi sont les personnes originaires de Batavia (nom colonial de Jakarta) au moment de sa fondation, qui s'assimilent de nos jours à un groupe ethnique propre.

6 - Salade de légumes cuits assaisonnée d'une sauce pimentée, à l'arachide.

Ce récit raconte l'arrivée dans la capitale d'un migrant qui suit *a priori* des filières traditionnelles, son apprentissage de la ville et de ses dangers. Il utilise des réseaux régionaux, comme dans le cas de nombreuses filières migratoires. Eddy opte non seulement pour une vie de marginal mais il s'approprie ce label. Deux éléments caractérisent cette identité, régulièrement revendiquée par les Javanais de l'Est : la rue et le « vagabondage ». Lors de nos entretiens, il nous montrait encore avec fierté sa très petite maison, construite de façon informelle, soulignant que malgré sa pauvreté, c'était lui qui invitait les officiers de police à dîner.

Autre élément de marginalité, l'utilisation de la violence comme moyen de résolution des conflits et manière de s'imposer dans un quartier. Alors que celle-ci est clairement énoncée lors des batailles contre les autres groupes dans des logiques d'expansion territoriale, elle est en revanche escamotée lorsqu'il s'agit de sa propre ascension et de son émancipation initiale. Elle est source de règlement de conflits lorsque l'on est déjà établi, mais ne saurait être la source unique d'un contrôle reconnu sur un lieu.

D'autres exemples d'introduction dans les quartiers de la ville permettent de comprendre ces filières parallèles qui ne sont pas uniquement régionales. Ainsi, dans les années 1950, Daeng Baco et Daeng Gompo ont établi la présence des caïds makassars dans le quartier de Senen, après un séjour de plusieurs années au bagne de Nusa Kambangan, sur la côte sud de Java, près de Cilacap, pour meurtre ⁷. C'est là qu'ils rencontrèrent les caïds qui contrôlaient à l'époque certains secteurs du marché de gros de Senen. À leur sortie, en 1953, ils furent appelés par ces derniers. Daeng Baco devint officiellement responsable de la sécurité à la gare et Daeng Gompo fut chargé de racketter non seulement les vendeurs de rue mais aussi les *preman* de Senen à Pasar Baru. À la suite de l'installation de ces deux personnages à Senen, d'autres Makassar suivirent, comme Daeng Yusuf et Daeng Imran qui nous ont raconté l'histoire et contrôlaient le secteur Makassar de Senen depuis les années 1960-1970. L'insertion repose ici sur des alliances interethniques et des solidarités entre prisonniers ou anciens prisonniers ⁸.

De tels parcours montrent comment s'opère une inscription dans la ville. Si les *preman* sont intégrés, c'est par un système d'adoption dans les interstices urbains. L'exemple du parking le montre. Secteur encore délaissé alors, il fut exploité par des personnages cherchant à s'incorporer dans l'économie urbaine. Il est ensuite récupéré par le gouvernement local. Lorsqu'elle est récupérée par le gouvernement local, cette activité à l'origine informelle – personne ne l'organisait – change de statut. C'est en raison du manque de contrôle du gouvernement local et des failles dans la gestion du secteur que ces activités informelles demeurent par la suite, tout en acquérant une nuance d'illégalité. Dans ce cas, les *preman* ont un rôle quasiment pionnier, soulignant la part et l'importance des brèches qu'ils trouvent dans les systèmes de fonctionnement de la ville. Ces parcours montrent comment, en fonction du contrôle officiel et de la gestion

7 - Entretiens du 23 août et du 3 septembre 2000 avec Daeng Yusuf et Daeng Imran.

8 - Sur les réseaux formés en prison et plus généralement sur le milieu des prisonniers, voir les romans d'Arswendo Atmowiloto, en particulier *Abal-Abal*.

urbaine opérée par les différentes instances de gouvernement de la ville, des poches de marginalité sont ici créées ou entretenues.

2 – Des marges ethniques ?

À Jakarta on trouve à l'heure actuelle près d'une quinzaine d'ethnies qui participent au contrôle des quartiers de la ville. Alors que les Betawi contrôlaient la majeure partie de l'agglomération jusque dans les années 1960, ils ont depuis été soumis à une forte concurrence de la part des autres ethnies, au point de disparaître du paysage du contrôle informel de la ville pendant de nombreuses années. Parmi les principales ethnies rivales, on compte les Batak, les Palembang et les Padang originaires de Sumatra, les Banten, les Serang, les Demak, les Jepara et les Arek [Javanais de l'est] de Java, les Madura, les Makassar et les Manado de Sulawesi, les Ambon des Moluques, les caïds des petites îles de la Sonde et les Irian de la partie indonésienne de la Nouvelle Guinée ⁹.

Au-delà de ces appellations, ces regroupements en fonction de la région d'origine traduisent une vision de ces caïds qui prend la forme de stéréotypes ethniques visibles sur le terrain. Les Batak, par exemple, contrôlent souvent les gares routières intra et interurbaines. Les Makassar sont situés à l'origine dans le quartier du port, de même que les Banten avec qui ils sont régulièrement en rivalité. D'autres ethnies comme les Javanais de l'Est sont spécialisées dans des activités données, comme le parking, illustré par le cas d'Eddy. En raison de leur nombre, on les trouve dans de très nombreux quartiers de l'agglomération. Il en est de même des Padang, présents dans les marchés ou les transports publics, spécialisés dans le vol à la tire, ou des Ambon dans les métiers de protection et d'intimidation. Le groupe de caïds le plus méconnu reste cependant celui des Chinois, sur lequel de nombreux bruits courent mais peu d'informations sont vérifiées.

La diversité de ce monde reflète la composition ethnique de la capitale. En revanche ce ne sont pas toujours les populations les plus nombreuses qui font le plus parler d'elles, mais des ethnies minoritaires au sein de l'agglomération, sur lesquelles l'opprobre paraît tomber. La lecture ethnique de ce monde demeure cependant insuffisante. La répartition de ces caïds peut en effet s'expliquer par les filières de migrations dans certains cas, mais également par les concentrations des communautés en un lieu donné. Ainsi, une forte représentation d'une ethnie donnée dans un lieu entraînerait également la présence de *preman* issus de cette même ethnie. C'est ce que confirmerait l'exemple des Batak dans les gares routières ou des Banten dans les ports ou certains marchés. Les filières centrées sur un personnage sont également importantes, dans la mesure où celui-ci accueille des jeunes de la même origine, dans une politique d'expansion territoriale ou sectorielle.

Par leurs caractéristiques générales d'insertion et de participation à l'économie urbaine, les *preman* témoignent ainsi d'une marginalité urbaine subie. Celle-ci

⁹ - Nous reprenons ici non pas les noms des ethnies à proprement parler, mais leurs appellations communes.

découle de filières d'insertion dans la cité et d'activités déviantes. Leur influence dépasse cependant ces marges dans la mesure où ils sont des figures clés d'une gestion collective des espaces urbains.

II – LE PARTAGE DES ESPACES PUBLICS

1 – « Là où il y a une mer, il y a des pirates »

Ce dicton décrit de façon précise la situation qui règne dans la plupart des villes indonésiennes, où chaque portion de la ville a son pirate. La plupart des quartiers sont divisés en micro-territoires, contrôlés par un chef. C'est ce qu'illustre l'exemple d'un des quartiers centraux de Jakarta, Senen, marché permanent créé au XVIII^e siècle, composé aujourd'hui de six bâtiments à étages, avec une gare ferroviaire qui remonte à l'époque coloniale, une gare routière, un centre commercial et des tours d'appartements. L'espace y est partagé en fonction de zones de compétences, qui ne sont pas sans rappeler les divisions entre les vendeurs, répartis selon des lignes ethniques. La gare routière et le bâtiment du marché le plus septentrional sont contrôlés par les Batak. Le bâtiment 3 est le territoire des Padang et des Banten principalement. À ces distinctions générales s'en ajoutent d'autres encore plus complexes : si certains individus contrôlent un bâtiment entier, d'autres ne surveillent que quelques échoppes. À l'extérieur du marché, l'espace est également tenu : les vendeurs de rue sont contrôlés par les Batak le long du marché, par les Makassars à proximité du cinéma plus au sud ; la gare est sous contrôle javanais principalement.

Tenir un territoire signifie en assurer la sécurité, régler les problèmes quotidiens et y prélever une dîme. Dans un tel processus, le chef n'est que peu engagé dans des affaires illégales, qui restent la tâche de ses lieutenants (*anak buah*). Ceux-ci s'occupent des affaires quotidiennes, depuis le prélèvement des fonds auprès des commerçants et des vendeurs jusqu'aux plus petites batailles.

Le rapport du chef à ses lieutenants suit en général un schéma paternaliste¹⁰. Les lieutenants sont supposés respecter le chef qui, en échange, leur fournit un emploi et des revenus réguliers. Certains chefs ont aussi des relations plus personnelles avec leurs hommes, les invitant dans des lieux de loisirs ou à boire. Lors de leur recrutement, ce sont des réseaux personnels, amicaux ou régionaux qui sont utilisés. La plupart des lieutenants proviennent de la même région que celle du chef, comme l'illustrait le groupe d'Eddy le Cinglé.

La relation entre les vendeurs et les *preman* est en général présentée comme une image d'Épinal, évoquant une relation harmonieuse : les premiers auraient été choisis par les vendeurs, sans aucun problème avec les autres groupes et les riverains. La réalité semble quelque peu différente. Un des caïds racontait par exemple être obligé d'user de force avec les marchands réticents. Pour cela il employait différentes méthodes : saboter la devanture du magasin, envoyer ses

10 - Cf. Cribb (1991), p. 19.

lieutenants consommer sur place sans payer, etc. Le vendeur, s'il ne peut pas se défendre, est alors obligé de partir ou d'accepter le racket. Quant aux extorsions plus violentes, ni les caïds ni les vendeurs ne nous en ont jamais racontées.

À ce premier degré de contrôle se superpose un niveau supplémentaire, qui n'est pas organisé par des marginaux mais par l'armée, la police et les autorités de la ville. Il est difficile d'étudier avec exactitude ces derniers territoires, dans la mesure où ce sont les plus sensibles. Le quartier de Senen, par exemple a la réputation d'être sous contrôle des policiers militaires, d'une part, des brigadiers mobiles (corps d'élite de la police), de l'autre. Les relations privilégiées entre certains membres du commissariat de police voisin et les vendeurs que nous avons souvent observées suggéraient des rapports bienveillants, signes des ententes fréquentes entre forces de l'ordre et monde des affaires.

Parmi les soldats qui prennent part aux prélèvements sur les activités dans la rue et le marché, deux catégories sont en présence : nous avons rencontré de simples soldats travaillant pour les *preman* sur leurs territoires alors que d'autres et les gradés sont indépendants. Si ces personnages ont des emplois officiels, ils utilisent leur position pour mener des activités en marge de leur occupation principale et rejoignent ainsi le monde des caïds et des marginaux. Ces types de contrôle transparaissent lors des bagarres régulières qui ont lieu entre des soldats et des marchands ambulants par exemple, ou avec des *preman stricto sensu*, dans des modes de règlements de conflits propres au monde des caïds et non à celui de forces de l'ordre officielles. La violence souligne ainsi le caractère informel de relations de pouvoir et de pratiques de contrôle du territoire où les acteurs participent à une consommation officieuse des ressources de la ville. L'activité de ces forces de contrôle officielles, lorsqu'elles s'adonnent à des fonctions hors du cadre légal, renvoie d'ailleurs à l'acception originelle du terme *preman* qui désignait un policier ou un militaire en civil. Par leurs pratiques, ces individus contribuent à pérenniser ce secteur marginal alors qu'ils font partie des forces de l'ordre.

L'exemple de Senen montre ainsi une division microscopique de l'espace, où différents acteurs organisent le contrôle informel selon des logiques régionales ou de corps. Lors des réaménagements successifs du quartier, de la création de centres commerciaux par exemple, certaines zones sont sorties du contrôle traditionnel des *preman* de la rue pour passer sous celui de firmes de sécurité officielles engagées par les sociétés de gestion, avec des gardes bien plus omniprésents que dans les marchés traditionnels. Si le statut des personnes chargées du contrôle de ces espaces se transforme, certaines pratiques demeurent néanmoins.

2 – Les conflits

Malgré la tendance de nombre de *preman* à invoquer la cooptation comme origine de leur pouvoir, quand les modes de régulation invisibles ne fonctionnent plus, c'est souvent au cours des batailles que se constituent les territoires. Eddy, dans l'entretien cité, énumérait plusieurs affrontements. Dans le quartier de Senen différentes méthodes ont été utilisées. Dans un marché proche, un *preman*

avait pris le pouvoir en provoquant le chef local. Dans la gare routière, les Batak ont gagné leur hégémonie en se battant contre les Moluquois, puis contre les Javanais de l'Est et les Banten.

Les divisions entre territoires d'apparence statique, avec des limites spatiales figées, sont ainsi extrêmement instables. Emblème de ces revirements constants, Muara Karang, port de pêche et marché aux poissons au nord-ouest de la ville, est un terrain d'affrontement entre groupes de *preman* depuis les années 1990, en l'occurrence entre les Makassar¹¹ et les Banten (SUMADI, 2002, p. 98-109).

Au début des années 1990, le quartier était partagé : les Makassar contrôlaient la criée, le marché de poissons au détail et le parking ; les Banten la jetée, le marché de gros et les lieux de salaison du poisson. En 1993 le chef des Banten, Haji Abdul Madjid, fut assassiné dans le complexe officiel de prostitution de Jakarta, Kramat Tunggak. Les Makassar en furent soupçonnés, d'où une nouvelle bataille que les Makassar remportèrent. Les Banten partirent. À partir de 1997, ces derniers commencèrent à rançonner à nouveau les vendeurs. Ils se battirent et cette fois le chef makassar fut tué¹². En 2002, les Makassar ne contrôlaient plus que des commerces périphériques, les Banten contrôlant la majorité du quartier.

Ce premier cas illustre la fréquence des changements de configuration des quartiers et comment les modes de régulation s'y opèrent de façon violente. Les territoires sous contrôle invisible sont soumis à un équilibre fragile. Si les revirements dans les rapports de force en présence conditionnent ces transformations, des causes plus profondes les stimulent. C'est ce que montrent les principaux affrontements du quartier de Senen¹³.

Depuis 1965, plusieurs grands combats ont fait surface, la plupart selon des logiques régionales apparentes : entre les Banten et les Makassar, entre les Banten et les Batak, entre les Padang et les Ambon, entre les Makassar et les Javanais de l'Est, entre l'armée et les *preman*, etc.

La première bataille confronta les Banten et les Makassar en 1966. Elle eut plusieurs causes selon les sources. Expression d'une solidarité régionale à l'échelle de l'agglomération, elle aurait été la poursuite en centre-ville d'un conflit qui avait opposé ces ethnies dans le quartier du port – coolies (Banten) contre marins (Makassar). Bataille économique, elle serait provenue d'une rivalité pour la mainmise sur le plus grand quartier de prostitution informelle de Jakarta : Planet Senen. Selon les deux explications, le conflit se déroula en fonction d'impératifs territoriaux et de logiques ethniques. D'après la seconde version, racontée par des témoins Makassar, cette bataille aurait eu pour origine des petits groupes ethniques, principalement des Javanais de Tegal et de Cirebon, qui se seraient soulevés au nom des Banten afin d'acquérir une plus grande marge de manœuvre. Durant la bataille, les Makassar furent chassés jusque dans un quartier voisin et la bataille

11 - Plus que de l'ethnie makassar *stricto sensu*, cette appellation regroupe en général la plupart des groupes provenant du sud et du sud-est des Célèbes.

12 - Le déclin makassar provenait du départ ou de la mise à l'écart de plusieurs chefs. L'un des chefs, Daeng Ali, fut assassiné en 1995 par ses propres lieutenants dans le complexe de prostitution semi-formel voisin de Kalijodo car il était soupçonné de détourner de l'argent.

13 - Les sources sont ici nos entretiens avec les principaux protagonistes.

ne s'arrêta qu'avec l'intervention de l'armée. Les forces armées eurent un rôle important : l'armée protégeait les Makassar (un de leurs chefs faisait partie d'un bataillon non loin de là), la police les Banten (certains officiers provenaient de la même région), selon un schéma que l'on trouve encore de nos jours.

La deuxième grande bataille eut lieu en août 1978, entre les Makassar et les Javanais de l'Est. Selon le compte rendu makassar, les Javanais auraient provoqué la bataille en raison d'une jalousie sociale, les Makassar contrôlant le cinéma du quartier de même que les nombreux commerces alentour, alors que les Javanais ne tiraient leurs revenus que du parking. La version javanaise apporte un éclairage différent sur la question. Selon leur chef, une première rixe fut causée par ses lieutenants, qui, saouls, avaient prélevé des fonds sur le territoire voisin. Alors que les Makassar songeaient à se venger encore, les Javanais rassemblèrent des troupes qui provenaient non seulement du quartier mais de la ville entière.

L'affrontement se déroula dans les petites ruelles du quartier et non sur les grands axes. Les Javanais virent les Makassar arriver au bout d'une rue. Ils prirent une jeep qui se trouvait devant eux pour une voiture makassar et l'attaquèrent. Seulement la police l'occupait. Résultat : 13 camions de l'unité d'élite de la police arrivèrent, fouillèrent les habitations du quartier, arrêtaient 36 personnes qui furent emprisonnées. Quant au chef, il s'enfuit à Surabaya, revenant de temps à autre pour s'occuper de ses affaires et de ses lieutenants. Les Makassar racontant l'histoire riaient encore de la méprise.

La différence principale entre les comptes rendus des différents protagonistes réside dans la date de la bataille : 1978 selon les Makassar, 1972 selon les Javanais. Cet écart est significatif : 1978 est la date à laquelle les magasins de pièces détachées pour automobiles qui se trouvaient sur le territoire javanais déménagèrent dans un bâtiment du marché de Senen, ce qui soulignerait le besoin d'expansion des Javanais et leur recherche de ressources nouvelles. 1972 fut la date de création de la compagnie municipale de parking, PT Parkir Jaya, venant menacer le monopole informel des Javanais sur l'activité. Ces raisons dans les deux cas confortent l'analyse makassar, qui fait remonter les batailles à une rivalité sociale et économique. C'est ce que faisait également ressortir l'explication makassar de l'affrontement de 1966. Les groupes minoritaires au sein du complexe de prostitution de Planet auraient utilisé l'argument ethnique comme source de pouvoir et de déstabilisation afin de gagner un contrôle économique plus grand sur le secteur. L'ethnie en devient un référent, source de déstabilisation et de pouvoir économique, mais n'est pas la « cause » de ces batailles.

Ces exemples montrent comment les territoires invisibles sont changeants et dynamiques. Leurs transformations ont de multiples causes : la pauvreté, la quête de revenus, l'aménagement urbain, l'entreprenariat privé, un déséquilibre entre les forces entre présence. Ces batailles révèlent les interférences entre monde formel et marginal. Ainsi, les modifications du tissu urbain, qui proviennent de réaménagements ou de projets successifs, influencent ce monde, accentuant ses rivalités. Ces interactions placent ainsi le *preman* dans un système de gestion de la ville mouvant, en interférence avec les autorités, aussi bien dans l'exercice de leurs fonctions qu'en contravention avec celles-ci, que l'on retrouve dans l'histoire des *preman* en Indonésie.

III – MYTHES ET RÉALITÉS DES *PREMAN*

Les relations entre mondes formels et cachés s'inscrivent dans une longue histoire, tantôt folklorisée, tantôt dramatique. À la frontière entre le mythe et l'histoire vérifiée, ces récits des origines, à la véracité parfois douteuse, contribuent à enraciner le personnage en tant que marginal.

1 – Folklore

Il existe en Indonésie un grand nombre de traditions relatives aux caïds, des « Robins des bois » locaux aux brigands devenus rois. C'est le cas en particulier de Ken Arok, fondateur du royaume javanais de Singhasari en 1222. L'histoire le présente comme le fils du dieu Brahma et d'une paysanne (LOMBARD, 1990, III, 129-142). Dès sa naissance de nombreux présages le destinent à un avenir glorieux : une lueur l'entoure à sa naissance et sa mère, prise de peur, l'abandonne. Une nuit, des chauves-souris s'échappent de sa tête, signe d'un avenir prestigieux. Il est ensuite recueilli par un voleur qui lui apprend son métier. Tout en gardant des animaux, il continue à voler. Un jour qu'il garde deux buffles, ceux-ci s'échappent et Ken Arok est contraint de fuir. C'est là que commencent diverses péripéties : un joueur professionnel le recueille puis, avec un autre berger, il attaque les voyageurs et les femmes. Poursuivi, il est contraint de se cacher jusqu'au jour où il rencontre la femme d'un seigneur local. Il assassine ce dernier à l'aide d'un kriss magique et en épouse la femme, ce qui lui ouvre la voie du pouvoir. Dès le XIII^e siècle, le personnage s'inscrit dans un milieu de marginaux, celui des voleurs, des brigands de grand chemin, auxquels se mêlent joueurs et autres errants¹⁴.

À la fin du XIX^e siècle, les mythes de bandits s'inscrivent dans la lignée des résistants aux forces coloniales, les construisant comme héros nationaux. Selon la mythologie, le plus connu d'entre eux, Si Pitung, serait né à Pengumben (dans la partie ouest du Jakarta actuel) à la fin du XIX^e siècle (TILL, 1996)¹⁵. Il aidait son père à vendre des chèvres, mais un jour qu'il se trouvait dans l'un des plus grands marchés de la ville, à Tanah Abang, on lui vola la recette de la vente de ses bêtes. Dans ses efforts pour retrouver son bien il plongea dans le monde de l'illégalité. Avec trois amis, il forma alors une bande qui volait les riches propriétaires fonciers, des Hollandais ou des profiteurs. Face à ces actes, la police coloniale, représentée par le bailli Heyne, se mit à le poursuivre sans relâche. Après avoir été attrapé, il réussit à s'évader grâce à ses pouvoirs magiques. Il fut finalement tué après la trahison d'un de ses compagnons, qui avait révélé à la police hollandaise le moyen de vaincre son invincibilité.

Si la légende revoit et romance quelque peu ces histoires, elle souligne néanmoins des caractéristiques propres aux caïds jusqu'à nos jours. Le rôle de la

14 - D. Lombard analyse ce monde des errants, à la périphérie des royaumes javanais, dans des régions peu peuplées, jusqu'à sa disparition avec l'essor démographique du XIX^e siècle. Il montre, grâce aux rares récits qui décrivent ces pérégrinations, combien il provoquait à la fois la fascination et l'inquiétude des sédentaires. Voir également le récit de l'un de ces itinéraires : M. Bonneff (1986).

15 - Voir également Rahmat Ali, 1993, tome 1, Budiarnan, 1979, 39-40 et les films : *Si Pitoeng* de Wong Bersaudara (1931), *Si Pitung* (1970) et *Banteng Betawi* (1971) de Nawi Ismail. Une série télévisée raconte également ses aventures.

magie et de la divination y est omniprésent et justifie leur force. C'est ce que l'on retrouve à l'heure actuelle chez divers groupes, tels les Banten, renommés pour leurs pouvoirs, ou même les Javanais chez qui les *Primbon*, sortes de manuels de divination, permettent de prévoir si un nouveau-né sera voleur, quels sont les jours favorables pour mener un vol avec succès, etc. (QUINN, 1975 ; ONGHOKHAM, 1978, 117-118). Le caïd est en harmonie avec le monde qui l'entoure, y compris le surnaturel. Personnage d'exception, digne d'une hagiographie, la légende l'institutionnalise et le pérennise comme marginal aux traits remarquables.

2 – Histoire

Si le terme même de *preman* est d'utilisation récente, les caïds s'inscrivent dans une longue tradition de relations avec les autorités. Durant l'époque précoloniale, ces personnages s'inséraient dans des rivalités entre souverains, dont ils devaient affaiblir les rivaux par des actes d'intimidation, des raids et des sabotages, afin d'en réduire le prestige. L'homme fort bénéficiait dans de telles circonstances des faveurs du souverain selon un régime de clientélisme (SCHULTE NORDHOLT, 1991 et SCHULTE NORDHOLT et TILL, 1999).

Au XIX^e siècle, avec le renforcement de la structure administrative coloniale, le rôle des caïds au sein de la société se modifia : ils perdirent leur fonction d'intermédiaire et furent montrés comme responsables de désordres. Ils devinrent alors illégaux, condition qu'ils ne perdirent qu'avec la guerre d'indépendance. Ils se devaient de rester dans l'ombre, de ne pas interférer avec le pouvoir colonial, de ne pas s'attaquer à leur propre communauté tout en la protégeant. En échange ils étaient exemptés des taxes foncières et peu mobilisés pour les travaux obligatoires. Ils pouvaient en revanche voler les villages où il n'y avait pas d'accord, ou dont ils ne connaissaient pas l'homme fort local, et faire des trafics en tout genre, dont celui de l'opium. Le chef de village profitait de la situation car il prélevait une part de leur butin, lors du paiement des impôts aux autorités coloniales en particulier. À Batavia, c'est surtout dans le cadre des terrains cédés pour les plantations, en périphérie de la ville coloniale, que l'on trouvait ces formes de banditisme.

À côté de ce premier genre d'activités, un second type se rattachait plus proprement aux fonctions urbaines : la fourniture et l'encadrement de la main-d'œuvre pour les activités portuaires et pour les travaux publics. En raison de la mobilité et de la volatilité de la population, les caïds avaient non seulement pour tâche de jouer de leurs réseaux afin de faire venir les employés et coolies, mais également de leur force afin de les discipliner, d'où ce lien entre marchands de main-d'œuvre et gangsters (CRIBB, 1991, p. 14-16).

C'est surtout durant la Révolution, la guerre d'indépendance contre les Hollandais, que les caïds entrèrent sur la scène nationale. Certains d'entre eux rejoignirent les nationalistes. D'autres, dans les zones périphériques, profitèrent du vide de pouvoir laissé par les occupants et devinrent de petits potentats, la plupart au nom de la République. Réunis dans la milice populaire de Jakarta, les *laskar*, ils formèrent une composante importante des forces républicaines durant les premières années de combat, entre 1946 et 1947. Tout en se battant aux côtés des forces régulières, ils utilisaient les techniques du « milieu » dans la guerre. Lors

du retrait de Jakarta, ils pratiquaient par exemple le vol et la contrebande dans les zones contrôlées par l'ennemi afin de se ravitailler. Après la guerre, ils ne furent pas tous intégrés. Certains d'entre eux devinrent de grands bandits, d'autres s'insérèrent dans des gangs ou des organisations de sécurité.

Le régime de Suharto, l'Ordre nouveau (1966-1998), utilisa et réprima les *preman*. A la fin des années 1970, par exemple, plusieurs organisations « sociales » de caïds furent créées. Leur but officiel était d'employer d'anciens repris de justice, des mauvais garçons en tout genre afin de leur donner un emploi, de les reconverter dans la sécurité et d'aider la police dans ses enquêtes. Dans les faits, elles usaient de techniques brutales et leur financement provenait du racket d'hôtels, de discothèques, de magasins ou d'entreprises et du recouvrement de dettes par la force. Elles avaient également une fonction politique, en brisant les grèves (il y en eut 200 en 1982) et en soutenant le parti du pouvoir, en particulier lors de la campagne électorale de 1982. Utilisées comme force pour gagner les élections en raison de leur connaissance du terrain, du pouvoir et de l'insertion des *preman* dans la ville, elles ont été éliminées aussitôt après, durant l'épisode appelé Petrus (acronyme de *Penembak Misterius*, Tireur mystérieux)¹⁶.

Durant la période qui s'étend de mars 1983 à 1984, de nombreux caïds furent assassinés. Ces meurtres commencèrent d'abord à Yogyakarta avant de s'étendre dans les principales villes de Java (ils commencèrent début mai à Jakarta), puis dans une grande partie des villes de l'ouest indonésien, de Sumatra à Kalimantan, traduisant l'importance croissante du rôle de l'armée dans la surveillance intérieure du pays. Le scénario en était toujours identique. Les autorités militaires et policières du pays déclaraient qu'elles avaient des listes de malfaiteurs en leur possession et que tous ceux qui se sentaient concernés devaient se rendre à la police. Ces listes n'étaient pas rendues publiques. Les récidivistes étaient pris pour cible, de même que toute personne considérée comme telle. C'est alors que commencèrent les exécutions.

En général quatre à cinq personnes venaient trouver les « criminels » qui ne s'étaient pas rendus, à leur domicile ou dans la rue. La personne visée était enlevée et disparaissait. Elle réapparaissait quelques jours plus tard dans les journaux, sous la forme d'un cadavre mutilé pris en photo, criblé de balles, soit dans un sac de jute, soit gisant dans la ville. Les articles insistaient sur la présence des tatouages sur leurs corps, comme s'il s'agissait de la marque du milieu. Jusqu'au début du mois d'août, date à laquelle on interdit à la presse de rapporter les meurtres, 62 caïds furent assassinés à Jakarta. Pour toute l'Indonésie, on estime le nombre de disparus entre 4 000 et 10 000 personnes (BOURCHIER, 1988, p. 9)¹⁷. La réaction des caïds fut d'effacer leurs tatouages, de les brûler et de fuir.

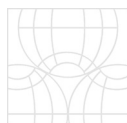
Les conséquences sur la délinquance dans la ville furent faibles. Certains quartiers changèrent de main à la faveur de la disparition des chefs, mais la ville continua toujours d'être contrôlée de façon informelle et les *preman* d'être

16 - Ce tireur n'était en rien mystérieux puisqu'il s'agissait d'une opération planifiée au plus haut niveau. Voir les mémoires de Suharto (1989, p. 389).

17 - Nos sources sur cette époque sont les nombreuses coupures des journaux *Pos Kota*, *Sinar Pagi*, *Pelita*, *Suara Karya*, *Kompas* de début mai à début août 1983, moment où il fut interdit aux journaux de rapporter les événements. Voir également Kroef, 1985, et Siegel, 1999, p. 210-230.

utilisés, en particulier dans le cadre de groupes s'apparentant à des mafias (RYTER, 1998). Cet épisode soulignait le retour des caïds à un rôle plus marginal dans la ville. À l'heure actuelle, on peut observer des tendances semblables, dans l'est de Jakarta, avec de nouvelles formations de *preman*, qui prennent l'aspect d'organisations ethniques, les Betawi en particulier et le Forum Betawi Rempug. Si ces organisations n'ont qu'une influence marginale au sein de l'agglomération, elles contrôlent néanmoins certains marchés, en particulier aux alentours de Cakung. Elles entretiennent également des relations ambivalentes avec le gouvernement local de Jakarta (WILSON, 2005, p. 10-15).

Cette brève histoire souligne le balancement perpétuel entre pouvoirs publics et *preman*. Les changements de position du gouvernement à leur égard soulignent leur reconnaissance, leur insertion dans les quartiers et l'économie de la ville, mais aussi leur caractère illégal à la source de leur marginalité. Quand l'État a eu besoin du savoir ou des pratiques des malfaiteurs, il les a utilisés, sans pour autant les légitimer et en les réprimant par la suite. La reconnaissance, parfois *a contrario*, par les autorités du pouvoir des *preman* contribue ainsi à pérenniser son rôle dans la ville. L'important ici n'est donc pas tellement de savoir quelles sont les relations des caïds avec l'État, ce que l'attitude de l'État envers les caïds révèle de son ambiguïté ou de sa corruption – dans une perspective politique répandue en Indonésie qui qualifie souvent la corruption des plus hautes sphères de *premanisme* –, mais plutôt de comprendre comment le système mis en place conditionne ces types de marginalités urbaines.



Dans l'analyse de la relation entre les *preman* et le contrôle des espaces publics jakartanais, la marginalité apparaît comme un état de fait, mais aussi comme une expression de pouvoirs établis dans un système de fonctionnement de la métropole. Ce système entretient les marges et leur permet d'exister.

Ce système marginal prête souvent à différentes lectures. Un premier niveau consiste à surestimer l'importance des partages ethniques. Or l'étude de ces regroupements montre qu'ils font partie de processus de construction particuliers : tantôt issus de filières migratoires ou d'emploi, ils sont également utilisés comme force de rassemblement. L'ethnie exprime ainsi un lien économique ou politique, source de solidarités aux contours flous. C'est ce que montre l'exemple d'une association betawi qui regroupe également des Javanais parmi ses membres. Ici encore l'ethnie fait partie d'un système de gestion de la ville qui la dépasse.

À un autre niveau, la violence paraît tenir un grand rôle dans le fonctionnement de ces marges, comme si elle était constitutive d'un système intrinsèquement brutal. Le cas de l'utilisation informelle de la violence par les forces de l'ordre, lors des batailles entre soldats et marchands par exemple, montre combien la violence participe d'un système de règlement de conflits plus général, où elle n'est pas l'attribut unique de la marge. De même les déstabilisations provoquées par les changements officiels de configuration des quartiers ou par la réorganisation de

l'encadrement officiel de la ville ne sont pas sans influencer sur les batailles entre groupes.

Le cas de Jakarta montre ainsi comment cette marginalité et la violence présente dans le contrôle des espaces publics procèdent d'un système de régulation où interfèrent aussi bien les marginaux que les agents publics qui prennent en charge les compétences des autres. Les marges sont ainsi le reflet d'un fonctionnement urbain particulier qu'elles contribuent à réguler et dont elles en comblent les lacunes. C'est grâce à ce système en présence que ces marges se perpétuent.

BIBLIOGRAPHIE

- ARSWENDO Atmowiloto**, 1994, *Abal-Abal*, Pustaka Utama Grafiti, Jakarta, 238 p.
- BONNEFF Marcel**, 1986, *Pérégrinations javanaises. Les voyages de R.M.A. Purwa Lelana : une vision de Java au XIX^e siècle (c. 1860-1875)*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 382 p.
- BOURCHIER David**, Crime, Law and State Control in Indonesia, communication présentée à la conférence The State and Civil Society in Contemporary Indonesia, 25-27 novembre 1988, Monash University, Melbourne, 19 p. [publiée en 1990 dans Arief Budiman (éd.) : *State and Civil Society in Indonesia*, Monash Asia Institute, Clayton, 1990].
- BUDIAMAN**, 1979, *Folklor Betawi*, Pustaka Jaya, Jakarta, 100 p.
- CHAMBERT LOIR Henri et PRATHAMA Rahardja**, 1988, *Kamus Babasa Prokem* [Dictionnaire d'argot], Grafiti, Jakarta, 98 p.
- CRIBB Robert**, 1991, *Gangsters and Revolutionaries. The Jakarta People's Militia and the Indonesian Revolution 1945-1949*, Allen and Unwin, North Sydney, 222 p.
- KROEF Justus VAN DER**, 1985, « Petrus » : Patterns of Prophylactic Murder in Indonesia, *Asian Survey*, vol. 25, n° 7, juillet, 745-759.
- LOMBARD Denys**, 1990, *Le Carrefour javanais*, EHESS, Paris, 3 tomes, 263, 420 et 337 p.
- ONGHOKHAM**, 1978, The Inscrutable and the Paranoid : An Investigation into the Sources of the Brotodiningrat Affair, in McVey, Ruth T., *Southeast Asian Transitions. Approaches Through Social History*, Yale University Press, New Haven and London, p. 112-157.
- QUINN George**, 1975, The Javanese Science of Burglary, *Review of Indonesian and Malayan Affairs*, vol. 9, n° 1, janvier-juin 1975, p. 33-54.
- RAHMAT Ali**, 1993, *Cerita Rakyat Betawi* [Histoires populaires Betawi], Gramedia Widiasarana Indonesia, Jakarta, 2 tomes, 72 p.
- RYTER Loren**, 1998, Pemuda Pancasila : The Last Loyalist Free Men of Suharto's Order ?, *Indonesia*, n° 66, 1998, Ithaca, p. 45-73.
- SCHULTE NORDHOLT Henk**, 1991, The Jago in the Shadow : Crime and "Order" in the Colonial State in Java, *Review of Indonesian and Malay Affairs*, volume 25, n° 1, p. 74-91.
- SCHULTE NORDHOLT Henk et MARGREET VAN Till**, 1999, Colonial Criminals in Java, 1870-1910, in V. L. Rafael (éd.), *Figures of Criminality in Indonesia, the Philippines and Colonial Vietnam*, Cornell University, Ithaca, p. 47-69.

- SIEGEL James T.**, 1999, A New Criminal Type in Jakarta : The Nationalization of « death », in Rafael, Vicente L. (éd.), *Figures of Criminality in Indonesia, the Philippines and Colonial Vietnam*, Cornell University, Ithaca, p. 210-230.
- SUHARTO**, 1989, *Pikiran, Ucapan dan Tindakan Saya : otobiografi. Seperti dipaparkan kepada G. Dwipayana dan Ramadhan K.H.* [Mes pensées, mes paroles et mes actes : une autobiographie. Comme dit à G. Dwipayana et Ramadhan K.H.], Citra Lamtoro Persada, Jakarta, 599 p.
- SUMADI**, 2002, Kegiatan Organisasi-Organisasi Preman di Muara Angke Jakarta Utara [*Les activités des organisations de preman à Muara Angke Jakarta Nord*], mémoire de S2, PTIK, Jakarta, 251 p.
- TADIÉ JÉRÔME**, 2006, *Les territoires de la violence à Jakarta*, Berlin, Paris (à paraître).
- TEGUH Esa Adrai**, 1978, *Ali Topan, Detektif Partikelir*, Cypress, Jakarta, 286 p.
- TILL Margreet van**, 1996, In Search of Si Pitung. The History of an Indonesian Legend, *Bijdragen Tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, vol. 152, n° III, p. 461-482.
- WILSON Ian**, 2005, The Changing Contours of Organised Violence in Post New Order Indonesia, Working Paper N° 118, avril 2005, Murdoch University, Perth, 32 p.